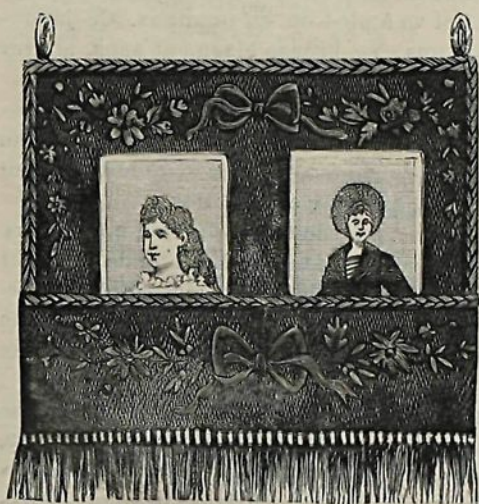


# MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Porte-photographies.

Modèle monté de l'étoffe dessinée donnée en supplément dans ce numéro.

Explication page 43.

## MODES



UNE campagne s'est ouverte, paraît-il, pour mettre à bas... devinez quoi, mesdames?... Le corset!... Il fallait que cette folie nous vint d'Amérique. Mais qu'on se rassure, elle durera tout juste le temps voulu pour nous permettre d'en parler... et d'en rire.

Que deviendrait, sans cet *indispensable*, je vous le demande, la réputation d'élégante tournure de nos Parisiennes!

Et quelle femme, fût-elle faite comme Vénus elle-même, serait assez folle, en France, pour tenter l'aventure?

Bah! qu'on en médise; que, de l'autre côté de l'Atlantique, des journaux se fondent dans le seul but de parvenir à détruire « cet agent de tous les maux féminins », que de jolies Yankees fassent brûler leurs corsets sur la place publique. Tout cela se peut; mais tout cela ne prouve pas que le corset doive disparaître. Et moi qui n'ai pas l'habitude de jouer au devin, je lui prédis, au contraire, une longue existence, si longue même que je voudrais — pour tout le mal que je vous souhaite — pouvoir vous en prédire une semblable.

Bien entendu, il faut que le corset, s'il est l'instrument de la grâce dans la tournure, marche aussi de pair avec l'hygiène. Il doit soutenir et non comprimer. C'est pourquoi je ne saurais trop engager nos lectrices à être très soucieuses de ne confier qu'à bon escient le soin de leur taille. Une corsetière doit être un brin orthopédiste et connaître parfaitement l'anatomie. Pour les jeunes filles surtout, cette question est d'une importance grave. Les hanches doivent rester libres, et le busc, tout en soutenant le corps, ne doit pas être dur au point de fatiguer l'estomac et de nuire à la digestion. Donc, et sans vouloir pousser plus loin ce petit cours d'hygiène, le corset doit être traité non comme un objet de luxe, mais comme tout ce qui touche à la santé, avec infiniment de soin.

Ceci dit, je reviens à mon rôle de courriériste et, laissant à d'autres le soin de discuter sur l'utilité ou l'inutilité du corset, je ne veux plus envisager la question que dans les rapports qu'elle peut avoir avec la mode.

Le corset de soie se porte beaucoup plus aujourd'hui qu'autrefois. Il n'est presque pas de femme, un peu soigneuse de sa mise, qui n'en compte au moins un dans sa garde-robe pour ses toilettes habillées. C'est presque toujours dans ce cas un corset de satin, cette étoffe étant plus souple et plus solide que les autres. On porte aussi beaucoup maintenant, comme corset de fatigue, celui en satin de Chine noir, brodé de couleur. Rien n'est en effet plus solide et moins salissant. C'est surtout un corset d'hiver, car le satin de Chine étant un peu épais, il est par cela même plus chaud que les autres étoffes. Pour monter à cheval, on préfère de beaucoup celui sans coutures et presque sans baleine, que certaine grande maison a inventé tout spécialement pour cet usage. On le fait en peau de daim, dont l'odeur, un



peu sauvage, est atténuée par un léger parfum d'iris ou de violette. C'est plutôt un moule qu'un corset, et je serais bien tentée de le conseiller aussi aux personnes qu'un travail de bureau tient longtemps assises et courbées sur une table à écrire ou à dessiner. A la vérité, il y a pour celles-là le corset-brassière ou ceinture, très bas, très souple, presque sans baleine aussi et que toutes les femmes coquettes et soucieuses de leur taille comme de leur santé, devraient revêtir dès leur petit lever.

En principe, une femme comme il faut ne doit jamais rester sans corset. Et si elle tient à être bien habillée, il lui en faut plusieurs, trois au minimum.

La brassière pour le matin, avec le peignoir ou la robe de chambre. Le corset de tous les jours, pour des costumes courants; et le corset habillé, pour ses robes de gala. Ce dernier ne sera donc pas déformé par un trop fréquent usage; et souvent ce sera lui, plus tard, qui prendra le second rang, lorsqu'il sera remplacé par un neuf. En s'y prenant ainsi, on ne dépensera pas beaucoup par an pour ce vêtement intime et l'on sera toujours fort soigneusement mise.

En coutil, en satin de Chine ou en soie, les corsets se garnissent aujourd'hui de dentelles et de rubans. Une femme très élégante a presque autant de corsets que de jupons de dessous de fantaisie; les deux objets, suivant les règles les plus strictes de la coquetterie, doivent être assortis l'un à l'autre. Mais les femmes sérieuses modèrent ces exigences de la mode et, pour celles-là, le jupon de soie noire reste le dernier mot du genre. Elles ont, à mon avis, d'autant plus raison que le jupon noir, s'il est pratique, est toujours aussi le plus joli et le plus comme il faut de tous. Sauf pour le soir, avec les toilettes claires, beaucoup de personnes, à Paris, n'en portent pas d'autres.

Pour les robes de bal, on revient cet hiver aux jupons blancs, dits *de lingerie*, en nanzouk, gar-

nis de broderies et de belles Valenciennes. Ceux-là, à cause du blanchissage, sont d'un entretien onéreux; aussi quelques personnes, par économie, si paradoxal que cela puisse paraître, continuent-elles à n'en porter qu'en soie, utilisant souvent pour cet usage d'anciennes robes de bal un peu défraîchies.

Ces jupons se garnissent de volants de dentelle noire ou blanche, de petits volants découpés à l'emporte-pièce, de ruches, souvent d'un mélange de volants de dentelle et de soie, et toujours de nœuds de ruban.

Pour les jours de mauvais temps, il n'y a vraiment de pratique et de propre, ajouterai-je, que le jupon de laine, pour toute la cohorte si nombreuse qui va à pied ou en omnibus. Ce jupon-là, au moins, se brosse aisément sans altérer l'étoffe.

On a beaucoup médité du *cache-corset*, le trouvant superflu avec les corsets de couleur. Moi, au contraire, je le soutiens; il me semble qu'en fait de soin il n'y a jamais exagération.

A mon avis, le cache-corset doit même être montant, au moins dans le dos, afin de ménager la propreté de la doublure du corsage. Le cache-corset se fait d'habitude en fine percale, orné de dentelle et de broderie. Il peut se changer et se laver à l'infini, sans inconvénient.

Un mot encore pour finir; et cette fois, je laisse de côté les dessous, pour m'occuper, au contraire, des dessus. Depuis les visites du premier janvier, je vous signale, chères lectrices, la vogue croissante des boas et des manchons en chèvre de Mongolie, noire, cette fourrure si douce et si soyeuse que seule l'angora peut lui être comparée. C'est presque de la plume par la légèreté; et c'est extrêmement doux au visage. En blanc, rien n'est plus joli pour garnir les sorties de bal et les grandes pelisses de théâtre.

MARIE-BERTHE

## FANTASIE

Une nouvelle mode élégante et pratique, la *pelle ramasse-miettes*, a remplacé, depuis quelques mois, la classique et modeste brosse.

Très élégante de forme, d'une dimension raisonnable, cette nouvelle pièce d'orfèvrerie est un luxe de plus ajouté à celui très grand déjà du service de table; elle se complète par un petit plateau du même style.

Cette utile fantaisie, en argent est d'un prix élevé, un peu cher, même en ruolz. Sa forme allongée, avec le bord glissant sur la nappe légèrement aminci; l'autre, selon le style, à rinceaux, à rocailles, à perles, ciselé ou repoussé et le manche en harmonie.

Puisque nous parlons du luxe et de la coquetterie de la table, signalons les dessous de carafe en batiste, au contour de broderie vénitienne ou

Richelieu pour le grand service, ceux en granité avec guipure ou grosse dentelle d'Irlande pour le demi service, et pour le service ordinaire en petit damassé frangé brodé en coton rouge et au point à la croix de dessins fantaisistes; avec ceux-ci s'ajoute un milieu ou le chemin de table.

Le nouveau porte-fourchette, création de cette année, est léger, coquet et artistique. La barre ronde et petite, en cristal; elle s'appuie sur de légers montants en vieil argent ciselé à patte de poulet. Très très joli et ne ressemblant, ni de loin ni de près, aux porte-fourchettes connus.

Nous vous avons dit, il y a plus d'un an, que l'on fleurissait la nappe en faisant courir en guirlande des fleurs naturelles. Comme cette mode paraît être adoptée par beaucoup de maîtresses de maison, nous en reparlons pour engager à ne



choisir, pour cette gracieuse décoration, que des fleurs légères aux couleurs vives et dont le feuillage permettra des enroulements. Il faut aussi savamment les enguirlander en les faisant passer à travers les carafes, etc., etc. Très jolies les roses thé interrompues par des bouquets de violettes qui forment comme les attaches entre les roses. Les œillets multicolores et des petites gerbes de verdure. Ne pas choisir les fleurs à odeur forte et pénétrante qui pourrait incommoder les convives, telles que les jacinthes, les tubéreuses, etc.

C. L.

### Explication de la Gravure noire

(page 39)

*Toilette de soirée intime.* — Robe en bengaline unie, nuance héliotrope très pâle, garnie au bas de la jupe, devant seulement, d'un ruban de satin mauve posé au-dessus de l'ourlet.

Le corsage à taille ronde, perdu sous la jupe, est ouvert carrément et très bas sur une guimpe mauve tendue. Le bas est cerclé, devant et derrière, de ruban mauve. Le premier cercle fait la ceinture. Le dos est légèrement échancré en V; un ruban de satin encadre l'ouverture carrée et se continue au dos en passant sur l'épaule. Le double pli Watteau, fixé par un chou mauve, s'élargit au bas de la jupe en courte traîne carrée.

La manche plate ornée d'un bracelet de satin reçoit, en épaulette, un bouillonné mauve, taillé en plein biais.



Toilette de soirée intime en bengaline héliotrope pâle.  
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

### Explication de la Gravure coloriée 4839

#### COSTUMES DE VISITES

*Costume en soie noire brochée de feuillage noir égayé de fleurettes vertes et lilas pour dame.* — La jupe, à queue, taillée en biais, est garnie d'un bord empire en satin cerné d'un Tom-Pouce frisé.

Le pince-taille assorti, doublé de soie lilas, s'entoure d'un Tom-Pouce que l'on retrouve au bas de la manche et au col.

Spirale en haute dentelle partant du col droit et descendant sur chaque bord; se perd sous la basque.

Bottes en satin noir.

Capote en velours ornée d'une aigrette et de nœuds en velours jaune.

*Costume de jeune femme en lainage souple.* — Jupe taillée en biais, doublée de taffetas, avec volant-balayeuse en taffetas découpé.

Corsage-habit ouvert sur une chemisette en tulle brodé, montée à un col de velours; se prend à la taille dans une ceinture drapée en velours formant pointe.

La manche plate.

*Collet en drap bleu, moutonné à l'envers, reçoit trois pèlerines étagées montées ensemble à l'encolure du collet, dont le col très haut se brise droit.* Col et revers sont brodés de fil d'or et de soie. Le collet, vu de dos, page 42.

Bottes en chevreau brillant.

Gants de Suède.

Chapeau en velours, la passe appliquée de dentelle. Ruban drapé autour du fond et, devant, coques élançées, dépassées par les boules de deux épingles piquées à travers.



# CHAUSSEUR

Un conte de fées triste. — Le jeune prince et le vieux cardinal. — La chapelle des Passionnistes. — Toujours l'influenza.



EUT-ON imaginer un conte de fées qui finisse mal, où le prince et la princesse ne se marient pas à la dernière ligne et n'aient pas beaucoup d'enfants? Tous les échos attristés de l'Europe entière viennent cependant de nous en raconter un qui se termine par la mort, par une mort qui a fait couler les larmes des étrangers eux-mêmes, car qui donc ne s'intéresserait à la jeunesse, à la beauté, à l'amour fauchés dans leur fleur? Ce conte, intitulé *Les Noces du prince Edie et de la princesse May*, a pour héros l'héritier d'un immense empire dont la moindre partie est en Europe. Jamais petit-fils de reine ne mérita mieux le nom de prince Charmant; il avait pour mère une compatriote, une filleule, peut-être, des Walkyries et des femmes-cygnés qui fendent l'espace sur des ailes; pétrie de neige, à l'image de ses marraines, douée de leur sveltesse merveilleuse et de leur air de déesse, cette blanche rose du Nord ignorait l'outrage des années; tout près d'être grand-mère, elle passait encore pour la plus belle princesse du monde, et ses portraits affirmaient que ce n'était pas là une légende. On ne pouvait reprocher qu'une chose au prince Edie, et c'était la faute d'une fée maussade qui avait murmuré sur son berceau :

— Jusqu'à ce que le printemps soit venu, tu ne sauras pas rire.

Cette prédiction n'avait du reste effrayé personne, le mois de janvier, qui commençait, n'étant pas très loin du printemps; mais ce printemps-là vint, d'autres printemps lui succédèrent et toujours l'admirable visage de l'enfant, devenu jeune homme, restait grave comme s'il avait eu le pressentiment d'une triste destinée. Aussi, la gaieté étant de toutes les qualités aimables celle qui gagne le plus vite et le plus aisément les cœurs, Edie semblait-il être moins aimé de ses futurs peuples que son petit frère et ses trois sœurs, vifs et joyeux comme des oiseaux. On se disait tout bas que le titre attaché à son nom portait malheur, que tous ceux de ses ancêtres qui l'avaient reçu avant lui avaient péri de mort prématurée ou violente. Mais voilà que tout à coup le vrai printemps, qui devait faire sourire sa mélancolique Altesse, se leva radieux à

l'horizon. Une gracieuse créature, fraîche comme l'aurore et parée du nom de May, apparut pour rompre l'enchantement.

Le prince la vit et son visage glacial s'illumina d'un rayon de bonheur qui ne devait plus s'éteindre. Il devint amoureux non pas à la façon des gens de son rang, mais comme un simple mortel, sans aucune considération ambitieuse, car il ne s'agissait que d'une toute petite princesse dont le plus grand mérite, avec son charme et ses vertus, était de n'être pas une princesse allemande.

Cette vivante personnification du printemps l'avait, de son côté, toujours chéri, s'étant donnée à lui de cœur avant même qu'il ne se fût donné à elle; car nous n'avons pas prétendu, en disant que le prince la vit, que ce fut pour la première fois. Nos yeux rencontrent souvent des objets qui ne leur font point d'impression, qui sont pour eux comme fermés, jusqu'au jour où les écailles tombent et où l'on s'écrie : « Mais j'ai passé souvent près d'un trésor, et je ne le connaissais pas ! » Le prince Edie passait donc depuis longtemps auprès de la princesse May; toutefois, il ne la vit vraiment que le jour où il se mit à sourire. Et aussitôt, ce fut une joie folle dans tout le royaume; les parents du prince se félicitèrent éperdument de ce que rien ne manquait plus à leur fils pour être parfait autant qu'heureux; la noble aïeule d'Edie quitta le deuil inconsolable qu'elle avait toujours porté depuis la mort d'un époux bien-aimé, elle le quitta en l'honneur de celle qu'elle appelait sa *fiancée d'élection*; le magnifique château où étaient réunies les deux familles, naïvement heureuses comme si elles n'eussent pas représenté les plus grands de ce monde, devint le séjour des fêtes. A travers tout le royaume tintaient les cloches nuptiales et le peuple, comblé de bienfaits, mêlé à la joie de ses princes, était en liesse : il faut dire que c'est un peuple quelque peu différent de ses voisins, filialement attaché à la monarchie et prompt plus qu'aucun autre (on l'a vu en mainte circonstance) à adopter comme siennes les douleurs et les félicités de ceux qui le gouvernent. Quand le père du prince Edie fut gravement malade, il y a quelques années, les églises ne suffisaient pas à contenir la foule, riche ou déguenillée, qui implorait le ciel pour que ne disparût pas l'espoir d'une race.

Mais ce que l'on fit alors pour le père, on n'eut pas le temps de le recommencer pour le fils; à la veille des noces, pour ainsi dire, les fastueux préparatifs qui se poursuivaient dans la capitale furent arrêtés. Le prince était souffrant; oh ! rien, une indisposition bénigne qui courait partout au moment même, et dont la plupart guérissaient en huit jours; mais la mère d'Edie se rappela sou-



dain un chant de sa froide patrie, un chant du pays des elfes, des femmes-cygnés et des walkyries, qui commence ainsi :

Le seigneur Oluf chevauche bien loin,  
Pour inviter les gens de la noce.  
Mais la danse va si vite par la forêt.

(La danse des elfes, hélas ! qui est la danse des morts.)

Il y a de longs couplets sur cette danse funeste, et voici la fin :

Le lendemain, quand il fut jour,  
La fiancée vint avec le cortège des nocés.  
Mais la danse va si vite par la forêt.

Ils versèrent de l'hydromel, ils versèrent du vin :  
« Où est le seigneur Oluf, mon fiancé ? »  
Mais la danse, etc.

La fiancée leva le drapeau d'écarlate,  
Le seigneur Oluf était étendu et mort.  
Mais la danse, etc.

Le lendemain de grand matin, au petit jour,  
Trois cadavres furent emportés hors du château.  
Mais la danse va si vite par la forêt.

Ce fut, hélas ! la même histoire ; en pleine force, en pleine allégresse, à la veille des nocés, le prince — Oluf ou Edie — tomba frappé, que ce fût par la peste ou par l'influenza, peu importe. L'unique différence est qu'un seul cadavre fut emporté hors du château ; la mère et la fiancée d'Edie sont donc plus à plaindre que ne le furent la fiancée et la mère d'Oluf.

Les sœurs du jeune époux couvrirent de muquets sa couche mortuaire et posèrent sur son cœur le portrait de la princesse May, si désespérée que l'on craignait pour sa raison. C'est à son tour d'être à jamais triste, mais le sourire ne s'est pas éteint sur le visage du prince Edie. Il garde une expression d'angélique douceur, tandis qu'alentour, tout son peuple en deuil, qui attendait le défilé d'un cortège nuptial et qui n'a vu passer qu'un char funèbre, pleure celui qu'il s'était mis si tendrement à aimer.

Ayant achevé ce lugubre récit, je n'oserais plus vous rien dire si la mort du cardinal Manning ne s'imposait à nos réflexions comme une suite de celle du duc de Clarence. Vingt-quatre heures seulement ont séparé les obsèques du jeune homme et celles du vieillard. Après le petit-fils de la reine Victoria, le grand prélat catholique ; après le futur roi d'Angleterre, mort à vingt-sept ans, le saint archevêque de Westminster, parti les mains pleines de toutes les bonnes œuvres qui peuvent prendre place dans une longue vie. Il n'y avait pas que des Anglais au service célébré avenue Hoche chez les Passionnistes, parmi lesquels le futur cardinal, converti récemment à l'Eglise romaine, vint autrefois faire une retraite avant d'entrer dans les ordres. Beaucoup de gens se sont rappelé que Mgr Manning était un ami de la France et de toutes les grandes causes généreuses qui intéressent l'humanité entière. Avec

émotion je suis entrée dans cette jolie chapelle si recueillie où je n'avais pas eu l'occasion de retourner depuis un autre service célébré l'an dernier pour un Franco-Anglais de beaucoup de talent qui dort aujourd'hui dans la sépulture de famille du château de Mouchy, l'auteur de *Nièvés*. Ce délicieux roman, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, avait été à la fois pour Cecil Standish un début et un grand succès. C'est le cas de reprendre le refrain lamentable :

« Mais la danse va si vite par la forêt ! »

Toute la société anglaise catholique fréquente cette petite église où il semble que l'on dise la messe en anglais, tant le latin y est prononcé avec des inflexions britanniques. Les seuls membres de la colonie qui manquaient parmi les assistants au service du cardinal Manning étaient ceux qu'avaient rappelés de l'autre côté de la Manche les funérailles du duc de Clarence. On ne peut se figurer quel a été l'élan de douleur et de sympathie parmi les Anglais fixés à Paris. Avant même l'arrivée du funèbre télégramme, sur la nouvelle seulement de l'aggravation d'un mal jugé insignifiant d'abord, ils s'étaient enfermés dans une retraite sévère. Dès le mercredi 13 janvier, on s'en apercevait à l'Opéra où certaines loges, certains fauteuils restaient vides, malgré l'attrait de la reprise d'*Aïda* pour les débuts de M<sup>me</sup> Deschamps, une *Amnéris* digne de rivaliser avec M<sup>lle</sup> Richard, c'est tout dire, acquisition excellente pour notre première scène lyrique qui a eu bien raison d'enlever cette cantatrice émérite à l'Opéra-Comique. — Si son triomphe n'a pas été salué par de plus bruyants bravos, c'est la faute d'une saison de deuils et de maladies. L'influenza avait pris nombre d'abonnés à la gorge. Il n'est plus question que d'elle, en vérité. Elle sévit dans la maison du président de la République, elle étrangle les ambassadeurs, elle terrasse les grands peintres, elle a tué en Autriche un archiduc, et en Italie elle s'est jointe à la congestion pulmonaire pour abattre cette colossale statue de granit, encore belle à plus de quatre-vingts ans, qu'on appelait le comte de Nieuwerkerke. Voici une place libre à l'Académie des Beaux-Arts. — La mort de M. de Quatrefages en laisse une autre vacante à l'Institut.

Mais l'une des pertes les plus sensibles pour la France est celle que son clergé vient de faire d'un saint prêtre, frère de l'évêque d'Autun, l'éloquent et charitable abbé Perraud. Son enterrement a été celui d'un de ces pauvres qu'il avait tant aimés, tant évangélisés ; on n'a pas oublié ses admirables prédications dédiées aux ouvriers dans la paroisse de Saint-Ambroise. La force et l'ardeur de sa parole, à la fois orthodoxe et libérale, remuaient les masses et lui assuraient sur elles un ascendant qu'aucun autre prêtre de ce temps-ci n'a peut-être au même degré.

T. B.





Toilette de bal en satin broché Pompadour.  
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

Toilette de bal en satin broché Pompadour fond crème. — Jupe fourreau à longue traine, bordée d'un gros bourrelet de satin uni mêlé à une torsade de perles fines.

Corsage pris sous la jupe et serré par une ravissante ceinture Cléopâtre en passementerie d'or frangée de perles fines. Le décolleté est garni d'une mousseuse draperie en crêpon de soie crème qui se prolonge devant, séparant la haute frange qui part de la draperie.

Bretelles de zibeline.

Deux jupons habillés :

Jupon pour toilette de soirée à traine en surah mais, garni d'un haut volant et d'un entre-deux de dentelle blanche reliés par deux rangs de trous-trous dans lesquels passent des comètes mauves. La tête de l'entre-deux est surmontée de trois rangs de trous-trous dont les comètes se nouent sur le devant du jupon.

Gros nœud de satin mauve serrant l'ampleur

Jupon fourreau pour toilette de ville en surah ouaté vieux rouge; garniture de ruban de velours noir posé en biais, terminé en dents inégales; haut volant de dentelle noire partant des dents de velours reposant sur un double plissé découpé en faille rouge.

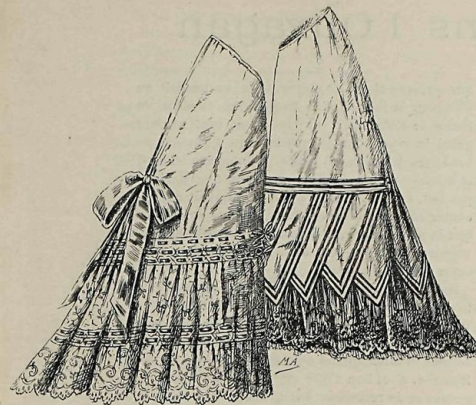
La garniture est cernée dans le haut par trois rubans de velours superposés.

Collet de la 2<sup>e</sup> figurine de la Gravure coloriée (ou de dos). — Tour de cou. Nous avons donné dans le Courrier des Modes du 2 janvier la manière de faire ce tour de col et la quantité nécessaire de comète.

Costume de dîner en velours bois de rose foncé et faille de même couleur mais de ton clair. — Jupe fourreau quoique mouvementée à droite par quelques plis qui font onder le côté droit, lequel se perd sous les lés de derrière, qui sont en velours et inclinés en petite queue. A gauche, lés de velours, formant



Tour de col en comète rose.  
Collet de la 2<sup>e</sup> toilette de la Gravure coloriée (vu de dos).



Deux jupons habillés pour toilette de soirée et toilette de visite.  
De Madame Gradoz.

deux plis plats, relié au tablier en faille par une fort belle broderie soie et perles, aux branches légères, qui court du bas de la jupe à la taille.

Deux nœuds en ruban clair piquent le pli.

Corsage en velours orné, devant, d'une draperie en faille froncée à la taille et rejetée en un grand revers appliqué de broderie.

Une assez haute ceinture en faille, plissée de trois-plies, s'arrête à gauche par un nœud en ruban clair.

Le corsage est agrafé sur l'épaule et sous le bras.

La manche en faille est moyennement épaulée.

#### EXPLICATION DU CADRE A PHOTOGRAPHIES

Cadre à photographies pour suspendre au mur (impression sur andrinople). — Sur l'andrinople imprimée, brodez d'abord feuilles et tiges en soie d'Alger de 3 tons de vert, points de tige et points lancés; les tiges dans le ton le plus foncé. Les roses en rose de 4 tons, le plus foncé au cœur; les petits myosotis en bleu pâle de 2 tons.

Le nœud Louis XVI marron, or et crème.

La guirlande du bas emploie les mêmes nuances; les plus grosses

fleurs en bleu de 3 tons, les petites en rose de 2 tons, le nœud semblable au premier.

Les broderies étant faites, coupez votre étoffe sur la ligne pointillée; tendez les deux morceaux séparés sur une grosse toile, puis doublez la plus petite bande, qui doit faire la poche, d'une satinette ou d'une soie quelconque, et réunissez la poche au dos du cadre en la cousant aux deux côtés sur l'envers. Ceci fait, doublez le dos d'une satinette semblable à celle de la poche en laissant 1 cent. de plus en longueur. Ce centimètre replié à l'endroit sur la poche, la fermera dans le bas; une petite frange d'or cachera la réunion des étoffes.

L'encadrement est fait par une petite ganse d'or cousue tout autour du dos et dans le haut de la poche; un point anglais en soie bleu pâle suffit pour la fixer. Quelques points invisibles divisent la poche en deux; le dos est pourvu de deux petites agrafes en ganse d'or servant à suspendre le cadre; il sera nécessaire de coudre cette ganse avant de poser la doublure, afin d'avoir un travail plus soigné.



Costume en velours bois de rose foncé et faille claire.  
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



# Une Feuille dans l'Ouragan

I



LE Berceau-de-Dieu était un petit village de la vallée de la Seine. Quelques paysans avaient confié leurs fermes et leurs chaumières aux grands bois qui longent la rivière sinueuse, comme l'alouette cache son nid dans l'herbe. Le bourg se composait d'une seule rue rapide, abritée par les ormes et les peupliers, de vieux toits moussus autour desquels voltigeait tout le jour une nuée de pigeons, d'une petite église au clocher de briques, et de granges tapissées de plantes grimpantes ou rongées de lichens jaunissants au soleil. Tout autour s'étendaient les herbages qui engraisaient le bétail de Normandie et des forêts où la jeunesse allait chaque dimanche d'été cueillir les anémones, les campanules sauvages et la fleur fraîche de l'églatier.

Le Berceau-de-Dieu datait de loin. On prétend qu'il était déjà debout au temps de la Pucelle, et une croix de pierre du XII<sup>e</sup> siècle se dressait encore près de l'étang au bas de la rue, sous un châtaignier, où, la besogne faite, les villageois se réunissaient le soir. Il n'y avait pas de ville dans le voisinage : la plus proche était à quatre lieues. Les habitants, de braves gens laborieux et paisibles, récoltaient plus d'orge, plus d'avoine, plus de fruits, qu'il n'était nécessaire pour leurs modestes besoins. Les rumeurs de la guerre, le fracas des révolutions, les querelles militaires et politiques, étaient au Berceau choses inconnues ; ces vents orageux pouvaient souffler sur les pays environnants, jamais ils n'atteignirent le nid privilégié que protégeait son isolement. Quelques hommes, il est vrai, étaient partis au chant de la *Marseillaise* pour combattre dans les plaines de la Champagne, quelques patriotes en bonnet rouge étaient venus distribuer à la population des cocardes tricolores avec ordre de les porter au nom de la République une et indivisible ; nul n'avait compris, et la moisson s'était faite comme de coutume, sans que l'écho du canon la troublât : aussi la terreur de ces jours sinistres ne s'était point imprimée dans le souvenir des générations. Reine-Alix, la plus âgée du village, se rappelait bien avoir entendu son père, quand elle était enfant, parler tout bas, avec les voisins, d'un roi condamné par le peuple ; elle se rappelait aussi, parce que ce soir-là avait été celui de ses fiançailles et le seizième anniversaire de sa vie, avoir vu un cavalier traverser au galop la rue en émoi, avec des cris de : *Victoire ! Marengo ! Marengo !* — Au bourg, on avait senti vaguement

que quelque chose de merveilleux se passait au loin pour la France ; les frères, les cousins, le fiancé de Reine-Alix, et elle avec eux, avaient gravi la côte pour y empiler une pyramide de branches de sapin, de paille, de mousses sèches, et allumer un feu de joie. — Nous ne l'aurions pas fait, ajoutait-elle lorsqu'il lui arrivait de raconter ces choses aux enfants, si nous avions su que le petit Claude, le dernier-né de ma tante, un volontaire de dix-neuf ans, avait été tué dans cette victoire-là.

Reine-Alix était la plus heureuse créature de tout le Berceau. — Je suis vieille, disait-elle souvent, très vieille ; mais quand on a un toit pour s'abriter, la soupe tous les jours et un petit-fils comme le mien, quand on a vécu toute sa vie au Berceau, c'est bon d'être vieille. On a le temps de penser et de remercier Dieu, mieux que dans la jeunesse, qui est l'âge du travail.

Reine-Alix était une grande femme robuste, flétrie cependant et courbée, mais encore belle, quoiqu'une longue suite d'années pesât sur sa tête : la flamme de ses yeux noirs était restée ardente et douce. Elle marchait d'un pas ferme encore dans ses sabots, appuyée sur un bâton, la tête encadrée d'un haut bonnet blanc et portant aux oreilles les grandes boucles d'argent qui avaient été à la fois pour elle un héritage et un cadeau de nocces. Le monde au-delà de son village n'était rien pour elle, à peine croyait-elle à son existence. Elle ne savait ni lire ni écrire, elle avait toujours dit la vérité, pieusement élevé ses enfants et loué le Seigneur : aussi dans sa vieillesse avait-elle trouvé la paix. L'un de ses fils, ayant cherché fortune au dehors, lui avait laissé quelques sous, et, devenue maîtresse d'une maisonnette, d'un champ et d'un verger, elle passait pour riche.

Bernadou vivait auprès de son aïeule, l'entourant de respect et travaillant dur. Pas plus qu'elle, il n'était savant ; mais il avait foi dans le prêtre qui l'avait baptisé, dans le foyer dont il ne s'était jamais éloigné un seul jour. En qualité d'unique soutien de veuve, il avait échappé à la conscription. Quand on l'avait sommé de voter, il avait demandé, non sans méfiance, à quoi cela l'engageait.

— A vivre en bon fils, en honnête homme et en bon Français, lui avait-on répondu.

Et le sourire était revenu sur le franc visage de Bernadou, qui, se redressant de sa haute taille vigoureuse, s'était dirigé d'un pas joyeux vers l'urne du vote.

Vous voyez que, sous certains rapports, Reine-Alix, quoiqu'elle eût l'esprit avisé, n'avait pas su l'éclairer. — Occupe-toi, lui disait-elle, de ta maison et de ta besogne, ne sois jamais de ceux qui veulent apprendre au bon Dieu à diriger le



monde, tandis que leur foin pourrit, et que leurs enfants crient sur une écuelle vide.

On aurait bien trouvé le soir, dans le cabaret du village, une demi-douzaine de mécontents qui dissertaient du communisme à leur manière, vociférant contre le mauvais temps et le prix du blé devant un verre plein, et qui le soir remontaient la rue bras dessus bras dessous en chantant des refrains patriotiques; mais Bernadou n'était jamais en leur compagnie. Il avait cet instinct conservateur qui met le paysan français en opposition flagrante avec l'ouvrier généralement socialiste.

Il aimait la terre qu'il labourait, et cet amour avait des racines aussi profondes que celles des vieux chênes qui s'y enfoncent. De Paris, il avait une crainte vague comme celle que pourrait inspirer je ne sais quelle bête féroce sans cesse occupée à tout dévorer. Peu lui importait le gouvernement, pourvu que le soleil fit mûrir sa récolte. Cette sagesse ignorante était le résultat des leçons de la nature et de celles de Reine-Alix.

Quelques-uns raillaient son excessive docilité; il n'était point sot pourtant et plaisait aux jeunes filles. Quant à lui, une seule lui plut. Un jour de printemps, il dit à Reine-Alix, en lui souhaitant sa fête, le petit bouquet d'usage à la main: — Grand'mère, que diriez-vous, si je pensais à me marier?

Cette question fut posée timidement; la vieille garda le silence une minute ou deux, puis, ayant placé le bouquet avec soin dans un petit pot de terre brune. — Qui est-ce, mon enfant? demanda-t-elle avec une fermeté qui ne se montrait pas moins dans sa voix que dans ses yeux noirs.

Le regard de Bernadou rencontra franchement le sien.

— Margot Dax, répondit le jeune homme; cela vous convient-il, grand'mère?

— Oui, dit-elle; — mais les coins de sa bouche frémissaient un peu, et sa tête blanche se pencha sur son bouquet de fête pour cacher quelques larmes. Elle l'avait prévu, elle en était bien aise, et néanmoins pour l'instant c'était une souffrance.

— Merci, s'écria Bernadou, transporté de joie.

Il avait ving-cinq ans, il était indépendant, car, n'eût-il pas fait d'économies, il pouvait vivre et faire vivre une femme par son travail quotidien; mais l'idée ne lui serait pas plus venue de désobéir à sa grand'mère que de lever la main sur elle.

— J'irai voir Margot ce soir, reprit Reine-Alix. C'est une brave fille d'une réputation sans tache. Tu as bien choisi.

Ce soir-là, au coucher du soleil, Reine-Alix tint parole, et alla trouver la jeune fille qui avait pris le cœur de son gars.

Margot, orpheline, élevée par charité, était servante de ferme, une belle fille, ayant de la modestie et des vertus simples, estimées de Reine-Alix, qui avait depuis longtemps les yeux sur elle. — Sans doute, pensait la grand'mère en gravissant la rue escarpée que ses sabots avaient

foulée si souvent, bien des familles se plaindraient de ce qu'elle n'a ni menbles, ni linge, ni dot enfin. Bah! nous en avons assez pour trois. Les parents ont tort de ne pas amasser de quoi vivre à leurs enfants, mais ce n'est pas la faute de l'enfant après tout. Qu'on dise donc ce qu'on voudra. Si elle est pauvre, j'y vois une raison de plus qu'on lui donne une demeure et un mari.

En réfléchissant ainsi, elle atteignit la ferme, et trouva Margot occupée à quelque soin du ménage. Selon l'habitude du pays, elle s'était préparée à parler d'abord aux maîtres de la jeune fille, mais l'accueil craintif de cette dernière lui inspira le bienveillant désir de rassurer d'abord la pauvre enfant. — Ma petite Margot, dit-elle en souriant, je sais un grand secret depuis ce matin. Devine lequel?

Margot rougit, puis devint pâle. Bernadou ne lui avait pas encore parlé; mais quand on a dix-sept ans et qu'on a dansé souvent avec le même garçon, effeuillé peut-être en cachette quelque marguerite, les aveux parlés ne sont point nécessaires.

En l'observant, les yeux de la vieille femme devinrent humides. Elle souriait encore, mais avec plus de tendresse que de gaieté. — Tu l'aimes? demanda-t-elle à demi-voix.

— Ah! mère Alix! — Margot n'en put dire davantage; elle se couvrit le visage de ses mains, et fondit en larmes.

— Eh bien! rends-le heureux seulement, murmura la grand'mère en attirant l'orpheline dans ses bras, car je suis bien vieille, et il serait seul.

Reine-Alix parla dans les formes au fermier et à sa femme, qui ne trouvèrent aucun prétexte pour refuser; puis, serrant sa pelisse autour d'elle, elle redescendit dans le crépuscule jusqu'à sa chaumière. — J'ai bien fait, se disait-elle, tandis que s'éteignaient sous ses yeux les dernières teintes dorées du couchant. Encore une année ou deux, et je serai dans ma tombe. J'y dormirai plus tranquille, sachant que ces enfants continuent de vivre au Berceau; ils penseront peut-être à moi quand les soirées seront longues et qu'ils causeront autour du feu.

Dans la petite chambre basse, elle trouva Bernadou pensif. Appuyant ses deux mains sur ses larges épaules: — Que la bénédiction de Dieu soit avec toi, mon gars, et avec les enfants de tes enfants, dit-elle d'une voix solennelle; Margot sera ta femme.

## II

A un mois de là, ils furent mariés. C'était vers la fin de mai. Le nid de verdure qu'on appelle le Berceau semblait déborder de fleurs et de chansons; par une riante matinée de printemps, Bernadou et Margot montèrent, entourés de leurs amis, à la petite église couverte de lierre, dont un grand Christ crucifié gardait le porche ouvert



toujours. Un violon jouait gaîment devant eux, et Reine-Alix les accompagnait d'un pas presque aussi alerte que celui qui l'avait portée soixante-dix ans auparavant devant le même autel pour ses propres noces. Ils étaient si joyeux ! et tout leur petit monde se réjouissait avec eux si volontiers ! Après la bénédiction du prêtre, après la fête célébrée au logis, ayant reçu les dernières félicitations des amis, quand le violon et les chants eurent cessé de retentir, la nuit venue, Reine-Alix, assise seule à sa fenêtre, se mit à songer. Le clair de lune permettait à ses regards de plonger dans l'ombre de la longue rue, de distinguer la demeure de chacun des voisins, les pentes fertiles où verdissait le blé, l'éclat argenté de l'eau, la blancheur du grand Christ qui se détachait sur le ciel nocturne. Tout lui était familier, et tenait à son cœur par ces associations intimes qui ne peuvent exister que pour le paysan rivé au même lieu depuis son berceau jusqu'à la tombe. Dans ces demi-ténèbres, elle voyait le moindre objet comme s'il eût été en pleine lumière. Au temps des jeux de son enfance, dans les joies et les épreuves de la maternité, dans les tristesses du veuvage, dans les années de privation, de lutte et de maladie, dans la sérénité de la vieillesse, elle avait toujours eu sous les yeux cette rue ombreuse avec ses chaumières basses pareilles aux ruches d'un jardin, et cette nappe d'herbages ceints de forêts, arrosés d'une eau limpide, s'étendant à perte de vue. Chaque coin de terre, chaque pli de route, était consacré pour elle par d'innombrables souvenirs, tous ses morts bien-aimés dormaient au pied de cette croix, et, quand le temps viendrait, elle irait les y rejoindre. Des larmes de reconnaissance coulèrent sur les joues ridées de Reine-Alix ; ses genoux tremblants fléchirent, elle demanda pour ses enfants de vivre et de mourir comme elle dans cette chère maison.

L'année s'écoula, et la chaumière ne perdit rien à posséder un nouvel hôte. Bernadou avait toujours été sérieux de caractère, et la vivacité, l'enjouement de Margot, faisaient dans cet intérieur l'effet d'un perpétuel rayon de soleil. Reine-Alix se félicitait sans cesse de l'avoir acceptée pour fille, toute pauvre qu'elle fût. Quant à Bernadou, il parlait peu, parler n'était pas son fait ; mais son regard exprimait la joie calme d'un paisible bonheur, et sa voix avait la douceur d'une caresse lorsqu'il s'adressait à l'une de ces deux femmes. Le bambin, qui était venu avec les premières pâquerettes du printemps, avait appris à reconnaître la voix de grand'mère : il se détournait du sein qui l'allaitait pour tendre ses bras à la bonne vieille.

L'époque de la moisson approchait : jamais on n'avait vu pareille abondance de blé, toutes les récoltes étaient magnifiques, et les paysans, disposés d'ordinaire à se plaindre, ne pouvaient nier cette année-là les bons profits qu'ils tiraient de l'envoi de leurs denrées au marché. Par une des plus belles soirées de cette saison, hommes et femmes étant assis sur leurs portes, soit à tri-

coter, soit à jaser, à jouer avec les enfants, l'ancien maître de Margot passa, revenant de la ville, éloignée de quatre lieues, grande distance pour ces bonnes gens, et parcourue seulement par les gros fermiers et cultivateurs. Il s'arrêta devant la demeure de Reine-Alix. Il avait l'air abattu. — Mauvaises nouvelles ! dit-il, tirant un journal de sa poche. Mauvaises nouvelles ! Nous allons avoir la guerre. — La guerre ? — Tout le village se groupa autour de lui. On avait entendu parler déjà d'expéditions lointaines en Afrique, en Italie, au Mexique, et quelques garçons avaient disparu, fauchés avant le temps par le canon ; jamais l'idée ne leur était venue que cette chose terrible, dont ils ne concevaient qu'une vague image, pût atteindre un jour la France et surtout le Berceau.

— Lisez ! dit le vieillard tendant la feuille imprimée à Picot le tailleur, qui passait pour le plus savant. Picot épela, annonça la déclaration de guerre de la France à la Prusse, et un long gémissement s'éleva parmi les femmes dont les fils étaient conscrits ; les autres demandèrent tremblantes : — Cela nous fera-t-il du tort ?

— A nous ? répliqua le tailleur avec mépris. Allons donc ! Nos braves troupes seront à Berlin avant quinze jours ; la gazette le dit.

Chacun le crut, car personne ne savait au juste ce que c'était que Berlin, et personne n'osait le demander. — Mon gars ! mon gars ! sanglota une mère de soldat.

Reine-Alix se rappela Marengo, le jour lointain où un cavalier avait traversé le pays comme l'éclair en criant *victoire*, et où l'on avait allumé des feux de joie.

— Le pain sera cher ! murmura le meunier.

Bernadou baissait les yeux sans rien dire.

— Pourquoi es-tu triste, lui demanda Margot, puisque tu es exempt du service ?

Il secoua la tête : — Le pauvre monde en souffrira d'une manière ou d'une autre, répondit-il.

Cependant pour lui comme pour tous, la nouvelle n'avait rien de bien terrible, le mal étant si lointain qu'on ne pouvait lui prêter une forme précise. Picot, qui savait lire, courait de maison en maison, de groupe en groupe, hors d'haleine, orgueilleux, répétant que dans quinze jours les Français feraient ripaille dans le palais du roi de Prusse ; on le croyait volontiers : à force de bavarder sur l'événement de la soirée, le village finit par se persuader que la nouvelle était excellente. Dans les jours qui suivirent, il fallut bien que le Berceau-de-Dieu envoyât quelques-uns de ses laboureurs rejoindre les convois que l'on dirigeait sur la frontière du Rhin ; mais, presque tous les hommes étant mariés, les sacrifices au total n'étaient pas nombreux. On parlait avec fierté de Louis et de Jean, de Jacques et d'André, qui, partis l'espoir dans l'âme, reviendraient peut-être avec des épaulettes et la croix d'honneur. Pourquoi étaient-ils partis ? On ne se l'expliquait pas bien clairement. Il s'agissait d'augmenter encore la grandeur de la France, et le peuple du Berceau ne demandait pas mieux. ayant au fond du cœur un certain amour tranquille, somnolent,



mais profond, pour quelque chose qui est plus ou moins déterminé suivant la culture des esprits, et qui s'appelle la patrie.

Les nouvelles ne vinrent d'abord que lentes et rares. Il fallait pour en avoir qu'un paysan fit le voyage de la ville ou qu'un étranger par hasard vint s'égarer dans le bourg loin des grandes routes; dans l'un ou l'autre de ces cas, les bruits étaient recueillis sans discernement. Tant que dura le mois d'août, tant que la moisson ne fut pas rentrée, la foi resta grande dans les prodiges accomplis du côté de l'est par une invincible armée, dans le brillant avenir de Louis et de Jean, de Jacques et d'André, desquels on n'avait d'ailleurs rien appris. Sans doute ils étaient en train de jouir de leur gloire là-bas où s'écroulait le palais saccagé du roi de Prusse.

Reine-Alix seule, dont la mémoire embrassait près d'un siècle, demeurait soucieuse : — Pourquoi ? lui demandait-on. Il n'y a pas lieu de s'affliger. Nous sommes victorieux, paraît-il, et nos gars nous enverront le bétail et le blé prussien, de sorte que les mendiants eux-mêmes n'auront plus l'estomac vide.

Mais Reine-Alix, filant au soleil, hochait la tête : — Mes enfants, je me rappelle le temps de ma jeunesse, notre armée était victorieuse alors, du moins on le disait; moi, tout ce que je sais, c'est que le petit Claude et bien d'autres ne sont jamais revenus; quant au pain, on n'aurait pu en avoir ni par charité ni pour de l'argent, et les gens mouraient de faim sur les grandes routes.

— Mais il y a si longtemps de cela ! objectaient les plus jeunes.

— Oui, il y a longtemps; c'est égal, je ne crois pas que les choses aient changé beaucoup.

Par respect, chacun gardait le silence; cepen-

dant ils se disaient entre eux : — Elle est bien vieille ! Tout change.

Un soir que le soleil se couchait sur les champs moissonnés, deux hommes passèrent au galop, pressant du fouet et de l'éperon leurs chevaux épuisés; sans s'arrêter, ils crièrent aux paysans de leur dire s'ils n'avaient pas vu passer un fuyard.

Sur la réponse négative : — Si vous le voyez, ajoutèrent-ils, tâchez de l'attraper et pendez-le sans miséricorde; c'est un espion prussien.

— Un Prussien ! répétèrent les paysans stupéfaits... Un Prussien en France !

L'un des cavaliers les regarda par-dessus l'épaule : — Imbéciles, ne savez-vous donc pas que nous sommes battus, battus partout, et que l'ennemi marche sur Paris ?

L'espion ne fut pas découvert au Berceau; mais la sinistre nouvelle apportée par ceux qui le poursuivaient empêcha les yeux de se fermer cette nuit-là.

— C'est ce maudit empire qui nous a perdus ! s'écriaient les patriotes du cabaret.

La plupart étaient trop consternés pour se soucier de l'empire ni des patriotes. Ils ne pensaient qu'à Jacques et à Jean, qui étaient partis.

— Hélas ! dit Reine-Alix, pour l'amour du gain, nous avons tout envoyé, notre lait, nos œufs, nos légumes, nos plus beaux fruits, jusqu'à nos jeunes filles, à ce Paris, qui achetait tout. Nous avons péché par là... Soumettons-nous à notre punition.

OUIDA.

(La fin au prochain numéro.)

## PENSÉES ET MAXIMES

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

(NAPOLÉON I<sup>er</sup>.)

Le temps a cela de bon qu'il passe sans que nous ayons besoin de nous en mêler.

Corrigeons-nous de nos travers qui peuvent se changer en défauts, et de nos défauts susceptibles de devenir des vices.

(AUGUSTA COUPEY.)

Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

(LA BRUYÈRE)

## Les patrons suivants seront donnés en février :

Le 6 février : Corsage drapé, toilette de soirée. — Costume russe, travestissement pour jeune fille. — Corsage en lainage. — Blouse russe pour petite fille.

Le 13 février : Corsage de soirée à guimpe de gaze.

Le 20 février : Deuxième Album de travaux.

Le 27 février : Pardessus pour petite fille. — Veston-châle pour petit garçon. — Pardessus à pèlerine pour petit garçon. — Pèlerine brodée pour enfant. — Sac de nuit — Calendrier perpétuel.





Jupon forme parapluie de Madame Galardi.

*Jupon forme parapluie en faille changeante mais.* — Il est taillé en biais de façon à donner au bas une très grande ampleur, tandis que la ceinture a juste la largeur de la taille. Garni d'un haut volant de dentelle crème surmonté d'un petit froncé de faille découpée. Double volant découpé soulevant la dentelle.

A ce numéro sont joints la Gravure colorisée 4869

Et un Supplément :

Etoffe dessinée du porte-photographies, croquis page 37.

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*M<sup>me</sup> G. de la C.* — Vos lettres et renseignements sont bien adressés; continuez donc, madame, comme vous avez fait jusqu'à présent. Nos excuses pour le retard qui est dû à l'encombrement de la correspondance du commencement de l'année.

*M<sup>me</sup> F., D., au directeur.* — Nous vous promettons les chiffres désirés qui paraîtront, le 27 février, sur la grande feuille de patrons et de broderies; heureuse de pouvoir être agréable à notre aimable et fidèle abonnée

*M<sup>me</sup> de V.* — L'Huile et la Lotion arménienne du docteur

Noleah arrêteront sûrement la chute de vos cheveux et, en continuant l'usage, les feront épaissir et pousser vivement; 8 fr. les deux flacons contre mandat-poste, chez Maurice, 16, rue Singer, Paris.

*M<sup>me</sup> Jeanne M.* — Le service blanc damassé est obligatoire pour les grands dîners de cérémonie; les fantaisies avec bordure rouge, bleue, écru, si gaies et si jolies, pour les dîners de moins d'apparat et l'intimité.

*M<sup>me</sup> Marie du R.* — Robe en bengaline bleu pâle doublée de taffetas; corsage avec chemisette de crêpe gaufrée.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MENUS

#### DÉJEUNER

Hors-d'œuvre.

Canapé d'anchois, radis, saucisson, beurre.

Œufs pochés, sauce Périgueux.

Entrecôte béarnaise.

Jambon d'York.

Salade russe.

Crêpes flamandes.

Dessert.

#### DINER

Potage parisien.

Petites timbales milanaises.

Croquettes de saumon.

Perdreux au raisin.

Filet de bœuf rôti accompagné de truffes au vin de Champagne.

Salade.

Mousse de foie gras.

Petits pois à la Française.

Glace marquise.

Dessert.

#### PERDREUX AU RAISIN

Faites revenir dans une casserole quelques tranches de petit-salé cru et un bouquet d'aromates; placez sur ces tranches votre ou vos perdreaux et remplissez les vides qu'il y a tout autour avec des grains de raisin les moins mûrs; assaisonnez de sel et poivre, couvrez la casserole et laissez cuire à feu très doux après avoir mis des cendres chaudes sur le couvercle. Au bout de trois quarts d'heure environ, retirez et servez sur le petit-salé avec les raisins autour.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





*Imp Falconer Paris*

## Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

*Rue Vivienne 48.*

*Coiffures de M<sup>me</sup> GALARDI 4 B<sup>is</sup> Malesherbes - Chapeaux de M<sup>me</sup> RABIT 2 Chateaudun 26.*

*Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15 r. de la Paix - Corssets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3 pl.  
du Théâtre Français - Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN 55 r. Montorgueil.*